

Philippe Valois

Dans ma Cinéthérapie, Philippe Vallois explore le rôle salvateur de son métier de cinéaste. Il partage avec vous un extrait particulièrement âpre, où l'hospitalisation de son ami Jean est éclairée par la présence incongrue des belles mères...

« Mars 1991 : Malgré deux mois sous trois antibiotiques différents, la santé de Jean périclité. Sa toux progresse, il a des accès de fièvre, un manque d'appétit. Une bronchite due sûrement à ce voyage en Algérie effectué en plein hiver.

...En pleine nuit, Jean, 40 ans, est transporté aux Urgences. Le lendemain, le résultat est sans appel : Tuberculose, toxoplasmose avec abcès au cerveau, et bien-sûr VIH.

Dès l'heure autorisée des visites, je me précipite au chevet de mon amour. Il est sous perfusions mais semble être en bonnes mains. Josette, une infirmière antillaise corpulente, autoritaire et pleine de vie en fait sa priorité. Elle accepte ma présence mais m'observe avec suspicion, prête à m'éjecter si son patient manifeste la moindre lassitude.

Le malade est faible mais semble heureux de me voir.

- C'est gentil d'être venu si vite, chuchote-t-il, puis il ajoute avec fatalisme : Et voilà ! C'est mon tour de rejoindre les copains qui ont déjà fait le grand saut.

- Arrête tes conneries ! Moi, je suis condamné depuis 1987, et regarde, je suis toujours là.

- Tu n'as jamais été transporté aux Urgences en pleine nuit. J'étais vraiment dans un sale état.

Je ne sais que dire. J'ai envie de pleurer, de crier, mais pas question d'afficher mon désespoir. Je m'assois auprès de Jean et lui prends les mains. Tous deux restons songeurs.

Il esquisse un petit sourire et chuchote :

- Plus de vingt mille malades en France ! Si ça se trouve, on assiste à la fin du monde.

Une heure plus tard, tandis qu'il somnole et que je feuillette une revue, on frappe à la porte. C'est ma mère, moins abattue que je le craignais. En lui annonçant ce matin la terrible nouvelle au téléphone, il a bien fallu lui avouer ma séropositivité depuis 1987. D'abord, elle s'est tue, et quand elle a repris la parole, c'était pour m'assurer de son aide et de son soutien quoi qu'il arrive. Elle débarque dans la chambre, pleine d'énergie.

- Bonjour Nini, je suis désolé ! souffle Jean.

Elle se dirige droit vers le lit.

- N'approche pas, j'ai la tuberculose.

Elle l'embrasse d'office sur le front.

- Depuis deux mois qu'on se voit régulièrement, si je dois l'avoir, je l'ai déjà.

Ma mère a son franc-parler :

- Quand je pense à ton connard de médecin qui te soignait pour une bronchite. Et ton ami psychiatre qui t'encourageait à ne pas faire le test.

Nini retire d'un sac quelques vêtements qu'elle glisse dans le placard.

- J'ai repassé ton linge. (Elle présente à Jean un ensemble jogging.) Ici, un survêtement est indispensable.

- Tu es une mère pour moi, murmure-t-il avec un regard plein de tendresse. A propos de mère, il faut que je téléphone à la mienne à Madagascar pour lui annoncer la catastrophe.

Elle, si fière de moi !

Nini réagit aussitôt :

- Et bien, elle va devoir mettre sa fierté de côté et prendre l'avion au plus vite avec ton père.

- Pitié ! Pas le vieux con.

Jean en veut depuis toujours à son géniteur qui représente l'image du colon raciste, pas cultivé, mari infidèle, lepéniste et bien sûr homophobe.

Nini se veut rassurante ; étant kinésithérapeute, elle a des notions de médecine :

- Lariboisière est connu pour son sérieux ; on va te donner le traitement qui convient.

Jean ne peut s'empêcher de ricaner.

- L'AZT ! Pour ce que ça a l'air efficace ! Les malades qui le prennent continuent à mourir.

- Chaque chose en son temps, réplique-t-elle. La tuberculose et la toxoplasmose

se guérissent, quant au Sida le monde entier est sur le coup.

L'antillaise corpulente surgit dans la chambre.

- J'aimerais qu'on ne fatigue pas trop mon malade.

- Josette, je te présente la mère de mon ami.

Après un court échange, Nini rassure Josette et lui promet de partir vite.

...Quelques jours plus tard, Mitou ma "belle-mère" arrive de La Réunion où la sœur de Jean vient d'avoir son premier enfant. Je prends la voiture pour aller chercher Mitou à l'aéroport et la conduire à son hôtel. La belle métisse toujours fière tient le coup, elle n'a pas l'air trop effondré. Le fait d'être grand-mère pour la cinquième fois, et tout particulièrement d'une petite fille ravissante, l'aide à surmonter cette épreuve.

Un jour à l'hôpital, alors que les deux mères et moi-même sommes rassemblés autour du malade, ma mère annonce :

- J'ai fait le test à la tuberculine, ça va, il était négatif.

J'interviens à mon tour :

- Moi, c'est pareil, pas de présence du bacille de Koch.

Mitou, qui n'a rien perdu de notre échange, manifeste son agacement :

- Je comprends que Philippe ait fait le test. Mais toi Nini, tu ne couches pas avec mon fils j' imagine.

Jean et moi éclatons de rire, et Nini précise avec ironie :

- Chère Madame, la tuberculose se transmet par voie aérienne, et je reçois souvent ton fils à la maison.

Dès lors, chaque après-midi, Mitou se rend à l'hôpital pour discuter ou jouer au Scrabble avec son fils. Moi je prends la relève en fin de journée. Jean reçoit quelques visites de proches. Aucune visite des gens de Flammarion alors que le livre de Jean "L'ombrelle écarlate" doit sortir bientôt. Françoise Verny a une excuse car sa santé décline sérieusement, mais je soupçonne le reste de l'équipe d'être jaloux et agacé par le parcours de Jean un peu trop rapide. Il a été imposé par la patronne dès la lecture de son premier manuscrit alors qu'en général il faut des années à un jeune écrivain pour trouver un éditeur...

Avec l'épreuve que nous endurons, toute ma volonté et mon énergie se porte sur la guérison de Jean. Il m'arrive même de prier alors que je ne crois plus en Dieu.

Chaque soir, après ma visite à l'hôpital, je reste à la maison pour m'occuper des animaux.

Cléo, la chartreuse, est le plus affectueux des chats. Achille le caméléon est très docile.

Quand je le prends délicatement, il se laisse faire, s'agrippe à mes doigts et grimpe lentement le long de ma manche.

Un matin, j'ai envie de le contempler sur son perchoir. Ses couleurs sont si belles, un mélange de bleu et de vert. Ses yeux, comme d'habitude, tournent à 360° chacun de leur côté. L'un regarde la fenêtre, l'autre parcourt l'appartement.

Tiens ! Il a senti ma présence. Les deux prunelles se tournent dans ma direction.

Trop mignon ! Il me fixe intensément ; il a reconnu un de ses deux papas. Il

entrouvre même sa gueule comme s'il voulait me dire quelque chose... Mais soudain la langue jaillit et vient buter contre mon œil gauche sans que j'aie le temps de le refermer. A cent kilomètres heure, il lui a fallu moins de vingt millisecondes pour atteindre ma cornée.

Quelle horreur ! Je pousse un cri de pucelle. Même si l'œil est toujours là, et le choc pas trop douloureux, je suis. Même si l'œil est toujours là, et le choc pas trop douloureux, je suis persuadé que je vais perdre la vue. Je me précipite dans la salle de bain pour rincer l'œil abondamment et le débarrasser d'un éventuel suc toxique. Cinq minutes après, je suis rassuré. Ma vision est toujours aussi bonne, et la couleur de mon iris n'a pas changé. Un vert véronais qui a dû rappeler au reptile les insectes des Alpes-de-Haute-Provence de nos vacances l'été dernier en amoureux. Jean y était tellement beau, tout bronzé, athlétique, en parfaite santé. »